

développé, par exemple, celui de nos demi-lettrés, les énigmes ne seront guère regardées que comme des bagatelles, leur extension s'arrêtera; elles ne seront plus que des restes de conceptions antérieures, bons à amuser les enfants.

« La composition des énigmes, continue le démopsychologue, appartient si essentiellement à la période du mythe dans l'histoire de la pensée humaine, que toute comparaison du langage poétique, si elle n'est pas trop cherchée, n'a besoin que d'être retournée pour devenir une énigme. Les Hindous appellent le soleil Saptàva, c'est-à-dire, *ayant sept coursiers*. D'après la même idée, la vieille énigme allemande demande : « Quel est le char que traînent sept chevaux blancs et sept chevaux noirs? » (L'année, traînée par les sept jours et les sept nuits de la semaine).

Prenons un autre exemple plus près de nous. Dans sa *Deutsche Mythologie*, Grimm signale l'expression allemande, danoise et néerlandaise, « le coq rouge qui danse sur le toit, » pour désigner la flamme. Cette figure populaire se rattache à l'idée qui fait du coq domestique le symbole du feu, par comparaison sans doute entre la crête de l'oiseau et une flamme dentelée. Il faut rapprocher de cette comparaison la devinette liégeoise que voici : « Un grand champ bien labouré et un coq rouge qui chante au milieu. » — R. « Le toit, la flamme (1). »

On pourrait multiplier ces preuves d'une parenté évidente entre les énigmes et des comparaisons aujourd'hui peu connues, ou exprimées d'une manière différente de la forme sous laquelle elles sont parfaitement connues de chacun.

Les plus belles devinettes descriptives sont ordinairement basées sur plusieurs métaphores se rapportant à divers détails de l'objet. Par exemple les devinettes du corps humain où les cheveux sont du grain semé sur un boulet troué qui rappelle le jeu de quilles, lequel boulet se trouve posé sur un tonneau augmenté de pieux qui sont les bras, etc. Ces métaphores n'ayant point passé dans l'usage commun, leur signification n'est évidente que par après, et leur ensemble fait une très bonne énigme, — s'il faut en croire ce sauvage qui, expliquant à CALLAWAY, la philosophie de ses devinettes, concluait en

(1) La *Revue des Traditions populaires* a publié diverses locutions identiques, recueillies en divers pays; voyez, par ex., t. X, p. 685. — Un chef-d'œuvre du littérateur belge Georges ECKHOUD porte le titre *le Coq rouge* [voir *Jeune Belgique*, 1894, p. 363 et suiv.]; l'épisode principal est un incendie : « Le coq a chanté. Il chante même encore! Secouant la crête flamboyante, fantastiquement dentelée, le voyez-vous courir et bondir, étoiler de ses ergots de feu la ferme, la grange et l'étable! Il chante, le coq rouge; il triomphe! » — M. G. ECKHOUD a contribué à fonder, sous le même titre, une revue d'art que nous avons annoncée (voir t. III, couvert. des n° 7 et suiv.).

ces termes : « Pour deviner pareille énigme, il faut longtemps chercher et s'égarer sans trouver le fil; or, l'énigme est bonne lorsqu'on ne peut d'abord y rien comprendre. » A ce compte, la devinette suivante, recueillie à Liège, est vraiment excellente : « Une petite madame qui a une robe blanche, un visage jaune et une tête rouge. » — R. « L'allumette phosphorique. »

. . .

On entend souvent dire : les plus vieilles chansons sont les meilleures; et la chose est le plus souvent vraie, en ce sens que parmi les anciennes on n'a conservé que les bonnes. On peut en dire autant des énigmes. Celles qui sont nées dans des temps reculés, sur le terreau des vieilles conceptions, que la tradition orale a conservées et que l'on retrouve identiques ou à peu près chez des peuples différents sont à coup sûr les plus jolies, parce que les mauvaises n'ont pu rallier le suffrage d'une majorité avide de métaphores vraiment concises et ingénieuses. Elles se retiennent d'ailleurs d'autant plus aisément qu'elles sont plus frappantes et, le cours des âges leur a très souvent donné une forme parfaite qui se retrouve naturellement dans des contrées éloignées, malgré la différence des dialectes.

La période d'invention des devinettes n'est cependant pas terminée; il s'en crée actuellement encore, surtout chez les enfants, et, la sélection dont nous parlons se continuant, elle pourra enrichir de quelques perles le répertoire familial ou local.

Recueillant des devinettes en Haute Bretagne M. SÉBILLOT a été, comme nous-même au pays wallon, plusieurs fois le témoin de ces créations populaires. « Lorsque le répertoire des diseurs de devinettes est épuisé, dit-il, quelques-uns s'efforcent d'en créer; adoptant l'espèce de moule consacré, ils essaient de déguiser sous des expressions figurées, les objets placés sous leurs yeux, de manière à ce qu'il soit assez difficile de les reconnaître, et que pourtant, une fois devinées, l'explication en soit facile (1). » Et il avoue (2) que plusieurs de ces devinettes spontanées étaient véritablement des trouvailles, « d'une bonne forme populaire. »

Pas plus que l'éminent folkloriste français, je n'ai eu l'occasion de faire, dans de telles circonstances, des découvertes bien nombreuses. Mais parmi les énigmes très connues dans un cercle un

(1) *Rev. d'Anthropologie*, 1886, p. 299, où M. S. parle également des inventeurs d'énigmes.

(2) *Devinettes de Haute-Bretagne*, [tiré à part] petit in-12, Paris, 1886, avant-propos.

peu étendu, il en est qui portent pour ainsi dire en elles-mêmes la preuve de leur origine récente. Ainsi, la devinette de l'allumette, que je citais plus haut n'est pas d'une antiquité fort reculée, puisque les allumettes phosphoriques, répondant seules au signalement donné dans la question, furent inventées en 1832, je pense; qu'elles commencèrent seulement à se répandre dix ans après dans nos campagnes, et que beaucoup de vieilles gens continuent malgré tout à préférer les *brocates* ou brins de chanvre souffrés.

Les devinettes que nous avons recueillies (on les retrouvera plus loin), où il s'agit du moulin à vent, du parapluie et surtout du ballon (!) ne remontent évidemment pas non plus à la période pré-historique de l'histoire de la civilisation. Et la petite pantomime que voici n'est pas moins édifiante. Un enfant demande : « Qu'est-ce donc, un homme qui monte, il vide, il allume, il ferme, il descend, il prend et il s'en va. » La réponse..... c'est « l'allumeur de réverbères, muni de son échelle! » Cette énigme a été recueillie à Liège. Les personnes âgées se rappellent parfaitement que, « il y a une trentaine d'années, les faubourgs de la ville étaient encore éclairés à l'huile. De grosses lanternes, qu'attachaient un système de cordes et de poulies traversant la rue, étaient suspendues au-dessus de l'axe de la route. Chaque soir, on les abaissait pour les allumer (1). » Il y a quarante ans, il ne s'agissait donc pas encore d'échelle; au lieu de voir l'allumeur monter puis descendre, c'était la lampe qui descendait et qui montait. Cela nous donne une date, et l'origine de la devinette en question ne doit pas remonter beaucoup plus loin qu'à une quarantaine d'années seulement. Elle n'en est pas moins satisfaisante.

Un autre genre d'énigmes qui ne manque jamais d'apparaître et de frapper l'attention du collecteur, c'est celui des devinettes à double-sens, assez délicates dans leur formule de proposition, mais très innocentes dans la réponse. La devinette assurément ingénieuse de « l'enfant qui tette » est connue de tout le monde dans nos provinces, si bien que nous en avons recueilli quinze variantes dialectales à peu près identiques. Et telle est la puissance du contraste entre la bonne réponse et celle qu'on est tenté de donner, qu'aucun de nos paysans ne peut entendre répéter la devinette sans rire et que chaque génération lui donne une vogue nouvelle. Chose remarquable, les énigmes de ce genre sont pour la plupart de véritables petits chefs-d'œuvre de finesse et de rythme; il semble que l'esprit

(1) Jos. DEFRECHEUX, *les Enfantines liégeoises*, n° 165, Liège, 1888. Voir aussi *Wallonia*, t. III, p. 144.

populaire ait senti le danger d'une forme maladroite qui serait leur condamnation.

Autrefois, pendant les longues soirées d'hiver, il n'était pas rare, lorsque la conversation menaçait de tomber, de voir les énigmes faire leur apparition. C'était alors le signal d'une véritable fusillade de questions et de réponses; chacun y allait de ses petits souvenirs et l'entrain renaissait autour du foyer pétillant.

Cet antique usage de la joute aux devinettes, qui amusait déjà les *minnesinger* allemands, que l'on attribue aux dieux dans la mythologie scandinave et que les missionnaires retrouvent chez les sauvages les plus reculés, ne s'observe plus guère aujourd'hui que chez les personnes d'âge mûr, dans les villages de l'Ardenne et dans certains petits coins perdus tels que Chimay. On nous l'a cependant signalé à quelques lieues de Liège, dans le « pays des chapeaux », à Glons, Boirs, Roclenge-s/-Geer, Bassenge, Wonck et Houtain-Saint-Siméon.

Dans chacun de ces villages existait naguère encore (1) l'usage général des *sizes*, soirées passées en commun dans l'une ou l'autre maison.

Là, dans la chambre commune, sous le bavolet bleu plissé de la cheminée, se réunissaient régulièrement, chaque soir, quinze, vingt ou vingt-cinq jeunes filles et jeunes gens ceux-ci culottant méthodiquement des pipes et buvant la petite « goutte » de « vieux », celles-là, qui forment la majorité, occupées à *triji*, tresser la paille à chapeaux. Les parents n'apparaissaient dans le cercle qu'à la fin de la soirée, pour remplacer au retour, auprès de certaines jeunes filles, le frère parti « en campagne » là-bas à Amsterdam, à Paris ou à Berlin.



(1) Une influence moralisatrice qu'on peut trouver fort sévère tend de plus en plus à déraciner l'usage par l'enrôlement des jeunes filles dans certaines sociétés laïques aux règles cependant austères et dont elles portent les insignes très voyants jusqu'à l'époque de leur mariage. Il existe pourtant encore plusieurs *sizes* célèbres, notamment à Houtain et à Glons; mais ce sont probablement les dernières.

Comme bien l'on pense, c'est dans ces *cacais* (1) que les réputations se font... et les mariages! Mais c'est là aussi que nous retrouverons les vieux passe-temps d'autrefois, les contes, les chansons et les devinettes.

Que faire, en effet, pendant ces longues soirées d'hiver? On finit toujours par en venir aux antiques légendes merveilleuses, aux vieilles chansons d'amour et aux facéties traditionnelles.

Malgré la littérature de colportage, c'est donc la tradition orale presque seule qui nous a conservé les devinettes.

Il existait autrefois dans nos campagnes un petit livre que nous avons vainement recherché. Dans cet ancien « Jardin d'Amour » dont les brochures actuellement colportées sous ce titre ne nous ont guère conservé que l'enseigne, on retrouverait plus d'un détail de belle naïveté. Un vieux wallonisant qui l'a lu il y a plus d'un demi-siècle, nous disait qu'il était hautement prisé des amoureux de son temps. Entre autres conseils que ce livre leur donnait, figurait un excellent moyen de passer le temps « à l'amour » et de distraire sa belle : c'était de lui proposer des énigmes. Et le livret donnait de mirifiques exemples...

Heureux temps où, près des belles, le manque de faconde n'était pas un défaut...

Ces énigmes étaient en français. Sont-ce les mêmes que nous trouvons dans un livre de titre analogue, dont nous avons une édition moderne sous les yeux (2)? Il y a là surtout des jeux de mots, très français d'allures, ou des questions facétieuses, qui se retrouvent pour la plupart dans la *Fleur des devinettes pour rire*, Paris, s. d. in-18 (3) dans le *Polissoniana*, Amsterdam, in-12, 1722, ou même dans les *Aderineaux amoureux*, publiés à Bruges au XV^e Siècle, ouvrages dont le fond est puisé, selon toute vraisemblance, à la source populaire.

Or, comme nous l'avons dit plus haut, les énigmes de mots sont évidemment d'invention postérieure aux énigmes de choses et aux jeux des folkloristes, les premières sont généralement négligeables. Le grand public en trouvera de ce genre à la troisième page des journaux et il les préférerait probablement à celles qui roulent dans les villages et qui seraient venues fort inutilement grossir notre petite collection.

(1) Réunion de caqueteuses, de bavardes.

(2) *Le Trésor des Amants ou la Clef des Amours*, nouvelle édition, dédiée à la Jeunesse pour apprendre à fréquenter les Demoiselles, etc. — s. d. petit in-18, Liège. Gustave Thiriart, éditeur.

(3) À l'intérieur, Paris, Passard; sur la couverture: Paris, Delarue.

Le titre donné à cet article n'est exact qu'à demi : ce sont bien des énigmes que nous allons publier, mais toutes ne sont pas des *adrioux*; on nous a signalé quelques autres dénominations traditionnelles. Cependant, outre que la forme *adriou* domine à la fois dans les provinces de Liège, de Namur et de Luxembourg, les autres s'en rapprochent de très près; ainsi l'on dit *adrioua* dans le Brabant et le nord du Hainaut et *adriouette* de Charleroi à Mous. Il semble assuré que la forme liégeoise est des plus anciennes. FRÉD. GODEFROY dans son *Dict. du vieux français* signale la forme *Adriouan* au XIII^e siècle.

Autour de nos énigmes se sont fixés plus d'un détail commun et traditionnellement conservé sous une forme immuable. Ainsi, dans certains lieux, la devinette est précédée d'une formulette d'introduction stéréotypée, que chacun reproduit chaque fois sans se lasser et qui semble, à première vue, faire partie de la question.

À Liège, tout *adriou* est précédé de ces mots : « *qu'è è-ce, don, vos...?* » Le questionneur traîne un peu sur ce dernier mot pour tenir l'auditoire en suspens et préparer mentalement sa question, qu'il récite ensuite d'un trait, quelle que soit sa longueur.

À Anderlues, on emploie régulièrement cette jolie formule initiale, tout-à-fait enfantine : Advinez, advinette, advin'ras-tu?

À Nivelles, on se contente de poser d'abord la question : *Diri bi?*... Diriez-vous bien ce dont il s'agit, devinez-vous l'énigme que je vais vous poser?

Il existe également de-ci de-là une question traditionnelle que l'on pose pour savoir si l'interlocuteur est *a quia*, s'il renonce à trouver la réponse demandée.

Dans ce cas, on dit ordinairement dans nos villages : « *Avez-ve magni dè l' djotte (du chou) assez?* » Si le chercheur malheureux répond affirmativement, on lui donne la clef de l'énigme, mais on s'empresse de lui en poser une autre. Voici une variante de cette question, signalée de différents villages de la province : « *Avez-ve magni dè l'bolèye assez?* » Cette forme semble meilleure, car la bouillie est considérée avec raison comme un très ennuyeux aliment.

Le « *Dictionnaire des Spots* », 2^e édit. n° 1588, donne pour Liège et les environs : *Dinez-ve vosse lince àx chin? c'est-à-dire : votre langue vous est-elle inutile, renoncez-vous à vous en servir, n'est-elle plus bonne que pour le repas des chiens? On dit aussi : Dinez-ve vosse part àx chin ou àx chêt? Votre part de travail est-elle trop lourde pour vous, n'en viendrez-vous pas à bout? Cette dernière question semble se rattacher à celles que nous avons citées ci-dessus et qui font également allusion à une assiette trop chargée.*

A Braine-l'Alleud, on demande : *Vos rindez ?* « Vous vous rendez ? » A Verviers *Êtez-re matenne ?* et ce singulier mot, qui ne s'est vraisemblablement employé que dans cette expression, reste inconnu actuellement de plusieurs wallonisants les plus distingués du pays. Ce mot *matenne*, ne serait-ce pas tout simplement le français *maté* qui a exactement le même sens au jeu d'échecs et dont, en tous cas, le sens général conviendrait fort bien : êtes-vous maté, dompté, vaincu dans la lutte aux devinettes?... La déformation du mot et sa non-apparition dans d'autres expressions semblent s'expliquer par le fait même de l'emprunt au français.

Une autre expression également curieuse s'emploie aux environs de Charleroi ; celui qui s'avoue vaincu dit à son interlocuteur : *Dji se réüsse !* Ce mot *réüsse* est également connu à Nivelles, et dans le même sens il est d'un emploi plus fréquent (1). Au pays de la Sambre hennuyère, il ne s'emploie que dans cette expression, mais l'expression s'emploie parfois dans d'autres circonstances. *Réüsse* signifie alors « perplexé, embarrassé, ne sachant que faire ». C'est ainsi que vous entendrez dire : *Dje n'sé commint fer... dji se vré-mint réüsse !...*

Nous nous sommes demandés si ce ne serait pas tout bonnement le latin *reus* qui signifie « accusé » dans le latin classique et « coupable » dans le bas-latin et le latin d'église. *Reo* en latin signifie exclusivement « coupable, criminel ». *Reus* peut donc parfaitement se dire d'un homme à bout, tel qu'un accusé reconnu coupable. *Dji se réüsse* serait donc l'équivalent du français « je suis *a quia* » — avec une nuance en plus que le wallon a conservée, car à part le cas des devinettes *dji se réüsse* exprime un embarras bien plus cruel que « être *a quia* ».

Ajoutons que le même mot *réüsse* s'emploie dans le pays de Virton (sous-dialecte du lorrain) pour signifier fatigué, harrassé, abattu par la fatigue, et qu'il se dit également des gens et des bêtes. Il est d'ailleurs parfaitement inconnu à Liège.

Terminons en signalant une dernière locution proverbiale, en usage à Wandre (Liège). Le chercheur qui ne parvient pas à trouver la réponse de l'énigme déclare se rendre à merci par ces mots : *Dji rêtche à l' terre*. « Je crache à terre. » Entre enfants, on ne manque jamais de cracher en effet.

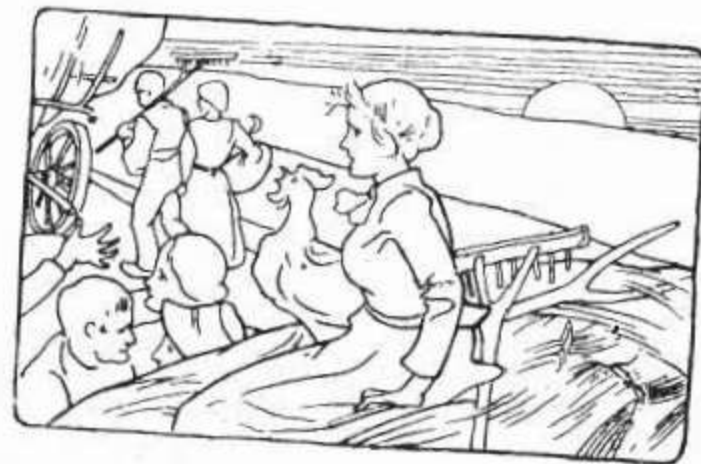
Cet usage peut être rapproché du serment enfantin, où intervient aussi fréquemment la salive. Dans l'état actuel des recherches sur le

(1) Nous trouvons par exemple dans *l'Acclot*, n° du 13 octobre 1890, cette phrase : *Dfat sté l'aussi réüsse qué vous* — qui est loin de se rapporter aux devinettes.

rôle de la salive dans les traditions, on pense que l'usage de cracher après avoir prononcé une formule de serment est une survivance de l'époque reculée pour nous, mais encore actuelle chez certaines tribus sauvages, où la salive était considérée comme l'expression, l'âme de l'être. Celui qui crache dans ces circonstances donne son âme, sa foi, et c'est là le serment le plus terrible, le plus solennel, le plus inviolable.

Nous aurons l'occasion de revenir sur cette vaste question de la salive. Mais ce qui en est dit suffira pour montrer que dans le fait ordinaire d'un enfant qui récite quelques distiques, banals depuis de longs siècles, il y a matière pour le curieux à plus d'une observation et, pour le folkloriste, à plus d'une glanure utile.

O. COLSON.





MAMAN NE VEUT PAS...

CHANSON LIÉGEOISE

Ma-man ne veut pas que je vasse au bois Ma-man ne veut pas que
je vasse au bois Aller au bois tou - te seu-lette C'est dange-
reux quand on est gentil - let - te On s'en va-t-à deux On revient à
trois Maman ne veut pas que je vasse au bois

2.

Maman ne vous en souvenez-vous pas ?
Quand vous alliez sous la fauchette,
Avec Colas cueillir la violette :
Vous aviez si bon de vous parler bas !...
Maman ne vous en souvenez-vous pas ?

3.

Maman laissez-moi bien me divertir.
Quand je serai fille à votre âge,
Je quitterai ce charmant badinage :
Je le quitterai avec plaisir.
Maman laissez-moi bien me divertir.

Couplets recueillis à Liège et insérés dans *Nos bons vîx*, scène dialoguée en vers, que j'ai publiée en 1891.

Jean BURY.



LES AMOUREUX

VOIR LES TABLES.

VII.

Présages divers (1).



BEAUCOUP de personnes disent : Celle qui reçoit le fond de la bouteille se mariera dans l'année. On ajoute à Charleroi : cela est surtout vrai si elle se trouve assise entre frère et sœur, cousin et cousine ou si sa place correspond à l'entre-deux des solives du plafond.

2. — Qui a le nez froid passe pour être fidèle à ses amours.

3. — Qui trouve la bruyère blanche sera heureuse en ménage.

4. — Trèfle à quatre feuilles trouvé à la Saint-Jean par une jeune fille lui assure un époux endéans un an.

5. — Les périodes critiques ont leur signification suivant le jour où elles commencent. Lundi, déclaration d'amour. Mardi, cadeau. Mercredi, inquiétude ou souci. Jeudi, fidélité. Vendredi, peine ou chagrin. Samedi, joie. Dimanche, nouvel ami.

6. — Si le septième mariage auquel vous assistez n'est pas le vôtre, vous resterez célibataire.

7. — A Liège, quand une jeune fille est courtisée, elle choisit une étoile dont le scintillement plus ou moins vif est un présage bon ou mauvais de la puissance du sentiment qu'elle inspire, de la durée de cet amour, etc.

(1) Suite de l'article paru dans le Tome III, p. 63-6. Sauf indication contraire, les traditions relatées ici sont en vogue à Charleroi et aux environs.

8. — Une jeune fille qui fait cadeau à son amoureux d'une blague à tabac s'entend dire : vous serez délaissée.

9. — Celle de deux lavandières qui, en tordant le linge, le fait par inadvertance tourner en spirale, *sè r'croler* « se boucler », épousera un bossu. (Nivelles).

10. — La jeune fille qui met son foulard ou son châle avec négligence, c'est-à-dire en ne prenant pas soin que sa pointe corresponde à la ligne du dos, épousera un veuf.

11. — Deux amoureux qui se rencontrent par hasard en pèlerinage, sauf à celui de N.-D. de Chèvremont lez-Liège, sont certains de ne pas s'épouser. (Liège).

12. — Deux amoureux qui montent ensemble la colline de Chèvremont s'épouseront sûrement : cette Notre-Dame est réputée aimer les amoureux. (Liège).

13. — A Liège, si une personne laisse tomber sur une autre de sexe différent ou lui jette par inadvertance une chose dont elle veut se défaire, on s'empresse de lui dire :

*Vos tapez vos r'léyons
Wisse qui vos amours sont.*

Vous jetez vos restes
Où vos amours sont.

14. — Si une jeune fille compte les cavaliers qu'elle rencontre, le premier jeune homme qui lui donne la main après le treizième est le mari futur.

15. — Les premiers souhaits du Jour de l'An sont, à Liège, l'objet de présages qu'on peut relire ci-dessus page 5.

16. — La jeune fille qui, le jour du Grand-Feu, saute sans se brûler par-dessus le bûcher se mariera dans l'année. (Charleroi). A Laroche, on attachait un vieux balai au sommet de la perche, centre du bûcher, et la personne dans la direction de qui le balai tombait pendant la flambée, devait être la première à se marier de tous les célibataires présents.

E. BRIXHE.



CRAHE-NAWAIS ET SORISLETTE

RANDONNÉE DE HERVE

*Crahe-Nawais et tu ptite soûr
Sorissette allit on neuhes et on
neuhettes. Arrivit-st-à on plit ri.*

*Crahe-Nawais, qu'esteut grand
assez, astoha l'sohe foert auhêye-
mint.*

*Lu pauve pitite soûr Sorissette,
lêye, par malheur, su hinna è deux
les tripes et les boyais.*

— *Hêye, binamêye, quêne affaire!
di-st-i Crahe-Nawais : vos nos là bê
plantés!... Çu n'est ré, dj'èl sè bê
faite.*

I alla trover l'cwoèppi.

— *Cwoèppi, danne-m'ô ponk onne
paute du tchétai po raqueuse les
tripes et les boyais à l'pauve pitite
soûr Sorissette.*

— *On! di-st-i l'cwoèppi, tu n'onrès
nolle paute du tchétai su tu n'mu
danne né des seûyes.*

I alla trover l'pourçai.

— *Pourçai, tu m'duvreus d'ner
des seûyes. Dju deus des seûyes on
cwoèppi, et l'cwoèppi m' deut onne
paute du tchétai po raqueuse les
tripes et les boyais à l'pauve pitite
soûr Sorissette.*

Croque-Noyaux et la petite sœur
Souricette allaient aux noisettes (1).
Arrivèrent à un petit ruisseau.

Croque-Noyaux, qui était grand
assez, enjamba le lit fort habilement
(facilement).

La petite sœur Souricette, elle,
par malheur, se « lança en deux »
les tripes et les boyaux.

— Ah! mon Dieu (2), quelle affaire!
dit Croque-Noyaux : nous voilà bien
plantés!... Ce n'est rien, je la sais
bien faite.

Il alla trouver le cordonnier.

— Cordonnier, donne-moi un peu
une pointe de ligneul pour recoudre
les tripes et les boyaux à la pauvre
petite sœur Souricette.

— Oh! dit le cordonnier, tu n'au-
ras nulle (pas de) pointe de ligneul,
si tu ne me donnes des soies.

Il alla trouver le porc.

— Porc, tu me devrais donner des
soies. Je dois des soies au cordon-
nier, et le cordonnier me doit une
pointe de ligneul pour recoudre les
tripes et les boyaux à la pauvre petite
sœur Souricette.

(1) « Croque-Noyaux » c'est-à-dire « le loir » : *Neuhes* « noisettes ». *Neuhettes*, diminutif de *neuhes*.

(2) Littéralement : « Bien-aimée [Notre-Dame] ».

— *T'ouvrès des seüges, di-st-i l' pourçai, su tu m' vous d'ner des glands.*

Il alla trouver l' chène.

— *Tchène, danne-mu ô pau des glands. Dju deus des glands on pourçai, l' pourçai m' deut des seüges. Dju deus des seüges on ciceppi, et l' ciceppi m' deut onne poute du tchétai po raqueuse les tripes et les boyais à l' pauve pitite soûr Souricette.*

— *Tu n'ouvrès né des glands, su tu n'mu danne de l' flatte.*

Il va trouver l' vatche.

— *Vatche, nu m' daureusse né de l' flatte? Dju deus de l' flatte on tchène, lu tchène mu deus des glands. Dju deus des glands on pourçai, l' pourçai m' deut des seüges. Dju deus des seüges on ciceppi, et l' ciceppi m' deut onne poute du tchétai po raqueuse les tripes et les boyais à l' pauve pitite soûr Souricette.*

— *Tu n'ouvrès né de l' flatte su tu n'mu danne de foûr.*

Il va trouver l' pré.

— *Pré, danne-m' onne milette du foûr. Dju deus de foûr à l' vatche, lu vatche mu deut de l' flatte. Dju deus de l' flatte on tchène, lu tchène mu deut des glands. Dju deus des glands on pourçai, lu pourçai m' deut des seüges. Dju deus des seüges on ciceppi, et l' ciceppi m' deut onne poute du tchétai po raqueuse les tripes et les boyais à l' pauve pitite soûr Souricette.*

— *Su tu m' vous d'ner ô pau d' l'aîce, dju l' vous bé d'ner de foûr.*

Crahe-Nauvais ruv'na-st-on ri. Mais i trova freude mivette, lu pauve pitite soûr Souricette!

— Tu auras des soies, dit-il le porecau si tu me veux donner des glands.

Il alla trouver le chène.

— Chène, donne-moi un peu de glands. Je dois des glands au pore, le pore me doit des soies. Je dois des soies au cordonnier et le cordonnier me doit une pointe de ligneul pour recoudre les tripes et les boyaux à la pauvre petite sœur Souricette.

— Tu n'auras pas de glands si tu ne me donnes de la bouse.

Il va trouver la vache.

— Vache, ne me donnerais-tu pas de la bouse? Je dois de la bouse au chène, le chène me doit des glands. Je dois des glands au pore, le pore me doit des soies. Je dois des soies au cordonnier, et le cordonnier me doit une pointe de ligneul pour recoudre les tripes et les boyaux à la pauvre petite sœur Souricette.

— Tu n'auras pas de la bouse si tu ne me donnes du foin.

Il va trouver le pré.

— Pré, donne-moi une miette de foin. Je dois du foin à la vache, la vache me doit de la bouse. Je dois de la bouse au chène, le chène me doit des glands. Je dois des glands au pore, le pore me doit des soies. Je dois des soies au cordonnier, et le cordonnier me doit une pointe de ligneul pour recoudre les tripes et les boyaux à la pauvre petite sœur Souricette.

— Si tu me veux donner un peu d'eau, je te veux bien donner du foin.

Croque-Noyaux revint aur uisseau. Mais il trouva froide morte la pauvre petite sœur Souricette.



LES AMOUREUX

VIII

La Neuvaine de la Chandeleur

A SPA



DANS SON inestimable *Calendrier belge* des traditions et légendes, REINSBERG-DURINSFELD signale, au jour de la Chandeleur, une pratique que CH. NODIER s'est plu à détailler en ces termes :

« La neuvaine de la Chandeleur est une dévotion particulière des jeunes personnes du peuple, qui a pour objet de connaître d'avance le mari qu'elles auront. On est persuadé qu'il n'y a point de dévotion plus agréable à la sainte Vierge que cette neuvaine, et qu'elle récompense par une faveur extraordinaire toute personne qui lui rend cet hommage.

» On commence cette neuvaine le 24 janvier à la prière de huit heures dans une chapelle de la sainte Vierge, où il faut ensuite entendre la première messe tous les jours, et assister à la prière tous les soirs jusqu'au 1^{er} février, avec une piété qui ne soit pas ralentie, avec une foi qui ne soit pas ébranlée.

» La veille de la Chandeleur il faut entendre toutes les messes de la chapelle, depuis la première jusqu'à la dernière, il faut entendre toutes les prières et toutes les instructions du soir sans en manquer une seule et il faut aussi se confesser, et recevoir l'absolution. Si par malheur, on n'avait pas reçu l'absolution, tout le reste serait peine perdue, car la condition essentielle du succès est de rentrer dans sa chambre en état de grâce.

Conté par M. Nicolas WEGNEZ, de Herve.

LAURENT BIHOT.

» Alors on recommence à prier, on s'enferme pour accomplir toutes les conditions d'une retraite sévère et on jeûne. Puis on dresse une table pour deux personnes, et la garnit de deux services complets, aux couteaux près, qu'il faut éviter avec grand soin. Il s'entend que ce couvert exige un linge parfaitement blanc, aussi propre, aussi fin, aussi neuf qu'on puisse se le procurer, et que l'appartement soit arrangé de manière à pouvoir y recevoir une personne de considération.

» Le repas se compose de deux morceaux de pain bénit qu'on a rapportés au dernier office, et de deux doigts de vin pur répartis entre les deux couverts, qui occupent, comme de raison, les deux côtés de la table. Seulement le milieu du service est garni d'un plat de porcelaine ou d'argent, s'il est possible, qui renferme deux brins soigneusement bénits de myrte, de romarin ou de toute autre plante verte, le buis excepté, placés l'un à côté de l'autre, et non en croix. Car c'est encore un point qu'il est très essentiel d'observer.

» Ensuite on rouvre la porte pour faire passage au convive attendu, on prend place à table, on se recommande bien dévotement à la sainte Vierge, et on s'endort en attendant les effets de sa protection qui ne manquent jamais de se manifester, suivant la personne qui les implore. Alors commencent d'étranges et admirables visions.

» Celles pour qui le Seigneur a destiné le bonheur du mariage voient apparaître l'homme qui les aimera, s'il les trouve, qui les aurait aimées, du moins, s'il les avait trouvées, et on prétend qu'un privilège particulier de la neuvaine est de procurer le même rêve au jeune homme dont on rêve, et de lui inspirer la même impatience de se rejoindre à cette moitié de lui-même qu'un songe lui a fait connaître.

» Celles qui n'auront pas de maris sont tourmentées par des pronostics effrayants. Les unes, destinées au couvent, voient, dit-on, défiler lentement une longue procession de religieuses, chantant les hymnes de l'Eglise; les autres, que la mort doit frapper avant le temps, assistent à leurs propres funérailles et se réveillent en sursaut à la clarté des torches funèbres et au bruit des sanglots de leurs amies, qui pleurent sur un cercueil drapé de blanc.

» Quelquefois ce sont aussi des jeunes gens qui font la neuvaine de la Chandeleur, et, à ce qu'on assure, avec le même effet que les femmes. » (1)

Cette agréable description, que l'on se plait à relire, n'a qu'un tout petit défaut : c'est qu'elle est très suspecte!

(1) CH. NODIER, *Souvenirs de jeunesse*, Paris, 1855, p. 320-334.

Plusieurs détails sont déjà bien édifiants : ce repas, par exemple, composé de pain bénit et de « deux doigts de vin. » Dans combien de ménages de notre bourg y avait-il du vin, il y a quarante ans? Dans une douzaine au plus. Et cette table garnie d'un plat de porcelaine « ou d'argent »!

La coutume dont il s'agit m'est d'ailleurs personnellement inconnue. J'ai tenu à faire une sorte d'enquête auprès des personnes que je savais à même de me fournir des renseignements, et toutes m'ont dit n'avoir jamais entendu parler de cette pratique des jeunes spadoises.

Plusieurs m'ont signalé, ce qu'au surplus nous savions déjà, qu'à la veille de la Ste-Catherine, le soir, au moment où elles se glissent dans leur lit, les jeunes filles, ayant enlevé leurs bas, les jetaient pardessus l'épaule, en priant la patronne du lendemain de leur faire voir en rêve leur futur mari.

Il y a des jeunes filles qui commencent, ce jour-là, une neuvaine dans le même espoir.

Spa, plus que toute autre ville, a une population bigarrée, où l'élément étranger est considérable. La domesticité féminine, par exemple, est presque exclusivement composée d'anglaises, de françaises, de belges venues de localités d'autres provinces que la nôtre.

Nodier, s'il est venu à Spa, ce dont je doute, n'a-t-il pas été instruit de la coutume par une de ces personnes?

Le cas ne serait pas nouveau. PROUDHON, qui fréquentait notre ville, a été ainsi abusé, en imputant, dans son livre *La Pornocratie*, aux jeunes filles de Spa, des mœurs parfaitement inexacts.

ALBIN BODY,
Archiviste à Spa.



DICTONS ET PROVERBES LOCAUX

Suite. Voir tome III, page 173.

V

Tu auras les gants blancs

(MONS EN HAINAUT)



ORSQU'ON s'est donné le mot pour fêter quelqu'un — et, par extension, quand c'est jour de réjouissance en commun ou de réunion, celui qui arrive le premier au rendez-vous s'entend dire fréquemment : « Tu auras les gants blancs ».

Cette locution se rattache à un antique pèlerinage, dit « le Pèlerinage des Croix », jadis obligatoire, pour plus de septante paroisses, et qui se faisait à l'abbaye de Lobbes, le jour de St-Marc.

Le curé, ou son vicaire, conduisait processionnellement ses paroissiens à l'église de l'abbaye. On partait au lever du soleil; le cortège qui arrivait le premier à Lobbes, était félicité par les religieux, et le prêtre qui l'avait conduit, recevait une paire de gants blancs. D'où le dicton.

VI

Allez jouer à qu' nèque!

(TOURNAI)

JOUER à qu'nèque, c'est jouer aux billes et l'expression « envoyer quelqu'un jouer aux billes » signifie : s'en débarrasser.

Cette explication trouve son origine dans un usage pratiqué autrefois par des cabaretiers austères, et qui consistait à congédier les garçons trop jeunes pour fréquenter l'estaminet en leur mettant dans la main quelques quènèques, billes communes en terre cuite, dont une provision était toujours en évidence sur le comptoir de l'établissement.

Ce genre de cabaret a complètement disparu de nos jours. C'est du moins ce qu'affirme, et nous voulons le croire, l'auteur des *Etrennes tournaisiennes* de 1886, à qui nous empruntons l'explication.

VII

Pâte à pâte... djâbe à djâbe

(HOUFFALIZE)

LA légende dont nous avons publié deux variantes (t. I, p. 62 et t. III, p. 43) est répandue en Ardenne et notamment aux environs de Houffalize, où l'épisode essentiel a donné lieu à un proverbe.

Voici comment TANDEL (*Les Communes Luxembourgeoises*, IV) raconte la légende.

« En aval de l'Ourthe, à un kilomètre de la ville sur la rive droite, il existe vers le milieu d'une montagne presque à pic qui domine la rivière, une excavation assez spacieuse, appelée *trou des nutons*.

» La légende rapporte que cette espèce de grotte était autrefois habitée par les nutons ou petits génies. Chaque nuit ils venaient visiter les maisons, et où ils trouvaient de l'ordre, de l'économie, du travail et de la bonne conduite, ils apportaient l'aisance et la prospérité *pâte à pâte*, c'est-à-dire épi par épi. Mais si par hasard ils rencontraient dans leur visite des habitants n'ayant plus l'esprit d'ordre, d'économie, de travail et de bonne conduite, ils leur adressaient ces paroles de leur voix la plus terrible : Malheureux! lorsque vous étiez sages, économes et laborieux, nous vous avons apporté la richesse, épi par épi (*pâte à pâte*); aujourd'hui à cause de votre mauvais arrangement nous vous la reprenons gerbe à gerbe (*geâbe à geâbe*). D'où le proverbe local. »

En wallon du lieu le proverbe se dit : *li ritchesse li est v'nue pâte à pâte, mais elle s'en va djâbe à djâbe*.

O. C.





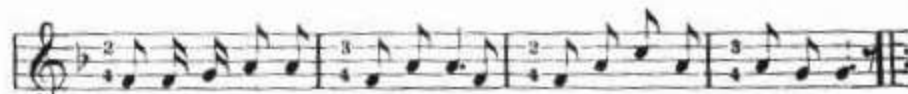
CHANSONS D'AMOUR

RECUEILLIES A LINCÉ-SPRIMONT

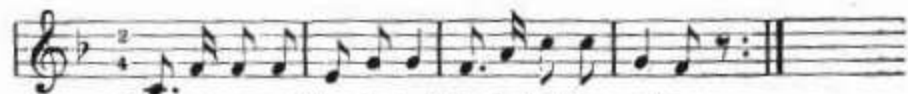
1. AU BOIS DE LA VILLE



Me promenant de - dans le bois Le bois de la ville



Sur mon chemin j'ai rencontré U - ne si belle fille là !



Dansons au mi-lieu du bois Du bois de la ville

- | | |
|---|---|
| <p>1. Me promenant dedans le bois
Le bois de la ville
Sur mon chemin j'ai rencontré
Une si belle fille, là !
Dansons au milieu du bois
Du bois de la ville.</p> | <p>4. Soyez petite ou soyez grande
N'en s'rez pas moins ma mie, là !</p> |
| <p>2. Sur mon chemin j'ai rencontré
Une si belle fille
Je lui ai demandé tout bas
S'elle voulait êt' ma mie, là !
Dansons, etc.</p> | <p>5. Quand vous seriez la fille du roi
Vous s'riez toujours ma mie, là !</p> |
| <p>3. Elle m'a répondu que non
Qu'elle était trop petite, là !</p> | <p>6. Je ne suis pas la fille du roi
Je ne suis pas si riche, là !</p> |
| | <p>7. Je suis la fille d'un boulanger
Le plus pauv' de la ville, là !</p> |
| | <p>8. Que l'diab' emporte les boulangers
Qu'ont de si belles filles, là !
Dansons, etc.</p> |

2. LA FIANCÉE AU COUVENT

Je suis délaissée, fille sans amant,
Ce n'est que depuis quelque temps.
Mon amant est en Ile en France
Rejoindre son joli régiment.
S'il ne revient dans peu de temps,
Je m'en irai dans un couvent,
Menant une vie très douloureuse
Jusqu'à la fin de mes tourments.

Au bout de deux ans, tout au plus,
Son cher amant a revenu
Tout droit au logis de son père,
La main au chapeau saluant,
En lui disant : Où est ma chère,
Celle que mon cœur aime tant ?

En vous voyant si longtemps absent,
Elle s'est rendue dans un couvent.
Là où elle pleure, là qu'elle soupire.
Ce ne sont que gémissements !
Votre retour, j'ose vous le dire
Est pour elle des contentements.

Son amant va-t-au couvent,
En pleurant très amèrement.
Demande à parler à sa chère,
Celle que son cœur aime tant.

« Cessez vos pleurs, cessez vos larmes :
Il n'y a pas ici d'amant ;
Celle qui surpassait toutes vos charmes,
Elle s'est rendue dans notre couvent. »

« Madame, ayez pitié de moi,
Je sors du service du roi ;
Mais pour Dieu avant que je ne meure
Faites-la venir encore une fois. »

La religieuse, le voyant fondre en pleurs
Elle fit venir la jeune sœur.
Là où elle pleure, là qu'elle soupire
Ce ne sont que gémissements :
« Disant si je suis retenue,
C'est vous seul qui en êtes l'auteur ! »

Son amant le regarde d'un œil droit
Disant : « La belle, donnez-moi votre doigt ;
Mon anneau je vous le donne
Comme une seule marque de ma foi. »
Disant : « Je n'aimerai personne,
La belle, souvenez-vous de moi ! »

N'eût pas sitôt pris l'anneau d'or
Que son cher amant tomba mort.
Quelle tristesse pour sa maîtresse !
Elle aura dû pleurer son sort.
Disant : « Je connais ta tendresse,
Mon cher amant après ta mort. »